

jeune talent

Vincent Muller

Après un parcours des plus classiques - école de cinéma, assistantat, opérateur deuxième équipe (« *L'empire des loups* ») et chef-opérateur de courts métrages - Vincent Muller a finalement « sauté le pas » en signant la lumière de « *La vie de Michel Muller est plus belle que la vôtre* ».

Une règle d'or prime chez lui : se mettre au service du film et de son réalisateur. Etre en quelque sorte « un bon soldat » !

Actions : Quels ont été vos premiers pas dans le métier ?

Vincent Muller : J'ai d'abord vu beaucoup de films lorsque j'étais projectionniste pendant que je passais mon Bac scientifique. C'est en manipulant la pellicule et en observant ces petites images quotidiennement que j'ai voulu comprendre comment toute cette science mystérieuse fonctionnait. J'ai donc préparé le concours d'entrée de l'INSAS à Bruxelles. Dans cette école où je donne aujourd'hui des cours, j'ai rencontré des professeurs qui m'ont beaucoup marqué comme Bruno Nuytten, Yves Vandermeeren, Paco Wiser, Yves Cape, Christophe Beaucarne... toute une vague d'opérateurs qui a orienté mon travail et avec lesquels j'ai par la suite collaboré.

A : Cette école a-t-elle compté pour vous ?

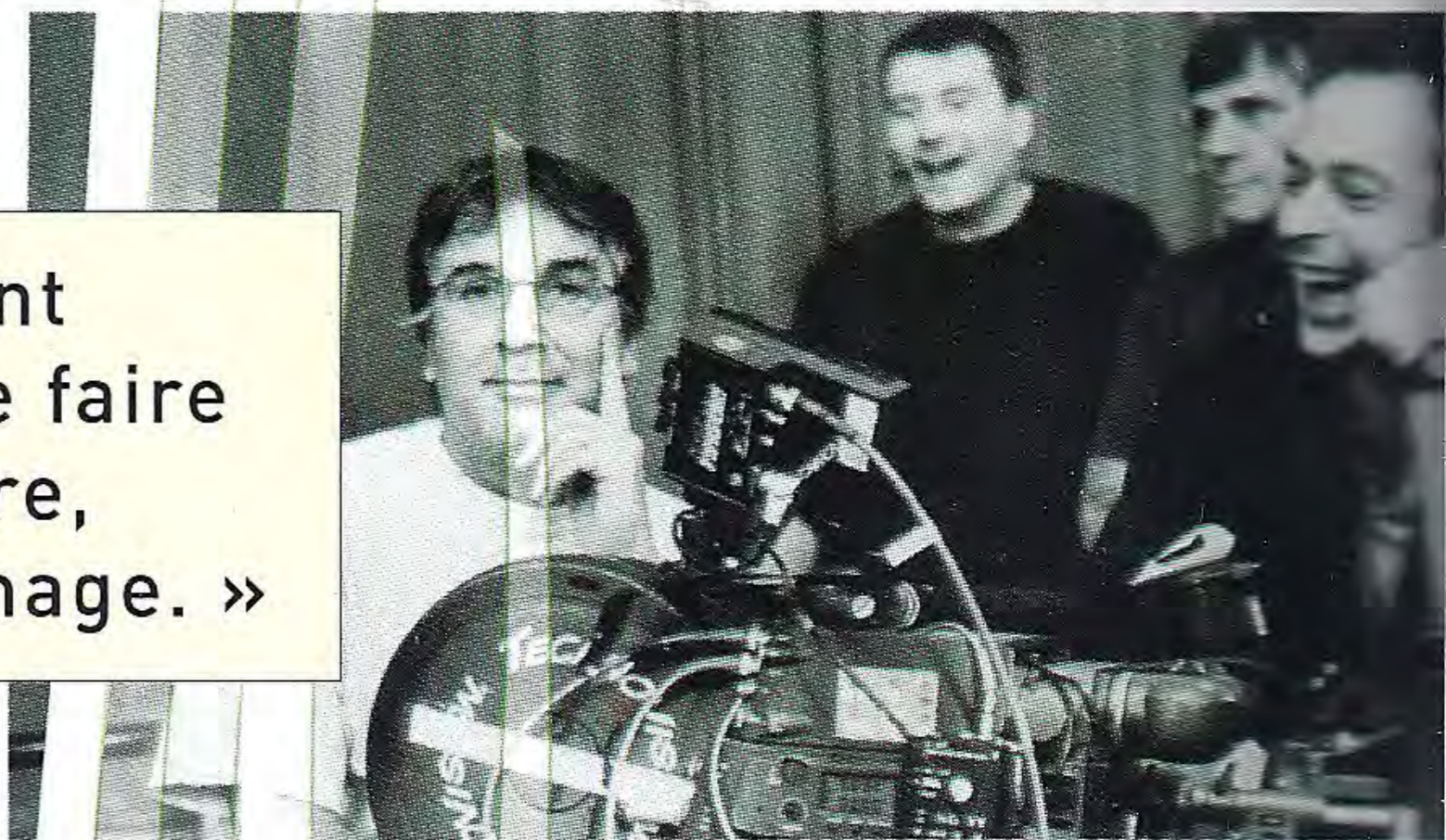
V.M. : J'ai pris tout ce que je pouvais dans cet endroit. J'ai vécu trois ans d'un bonheur infini à expérimenter, réfléchir, mettre en doute, discuter tout ce que l'on me disait. Le

résultat final de ce passage à l'INSAS a été un logiciel qui compilait tous les calculs que pouvaient utiliser un opérateur depuis la profondeur de champ jusqu'à la position du soleil pour libérer les gens des contraintes mathématiques de la fabrication d'un film. Plus besoin de se replonger dans les formules pour déterminer quelle longueur de travelling il faut d'un point à un autre afin d'obtenir telle ou telle valeur de plan ! Ou quelle dioptrie est nécessaire pour obtenir le point à tel ou tel endroit précis ! C'est un logiciel qui était également très utile aux repérages pour suivre la position du soleil et donc établir le plan de travail. Tous les membres du jury l'avaient acheté. Avant même d'avoir fait mon premier film, j'étais déjà connu comme technicien. Avec l'intuition pourtant que l'important de ce métier était dans la liberté d'interprétation de ces contraintes scientifiques.

A. : Que reprenez-vous de votre expérience d'étudiant ?

V. M. : Ce que je retiens ? La loi de Weber-Fechner : « la sensation varie le logarithme de l'excitation ». C'est la

« L'important n'est pas de faire de la lumière, mais de l'image. »



Avec Thierry Arbogast (à gauche)

première loi de notre métier. Je trouve cette phrase fantastique car elle décrit mathématiquement le système d'appréhension du monde par les sens (l'échelle des décibels par exemple). C'est cette phrase qui m'a encouragé à penser que l'opérateur est quelqu'un qui transforme des idées en actions. Par l'investissement physique et la bonne lecture de ce que l'on ressent, on parvient à formuler des choses et à trouver des objets qui répondent à la sensation. L'école m'a servi à étalonner cette échelle de valeur en fonction des idées et des désirs qui



Vincent Muller (à gauche), assistant de Michel Abramowicz (à droite)

nous habitent. C'est un travail de réflexion et d'apprentissage. Il s'agit de partir du sens d'une image mentale pour la faire devenir image réelle.

A. : Dans votre schéma, quelle demeure la part de sensibilité du directeur de la photographie ?

V.M. : Elle est extrêmement importante. Il doit être perméable aux influx qu'il reçoit de part et d'autre et notamment du réalisateur. Il faut pouvoir ressentir le désir de celui-ci pour se l'approprier et l'aider à le transcender. Tout en ajoutant son propre vécu, l'opérateur est un amplificateur de sensations et de désirs qui explore et exploite les idées qui se trouvent en filigrane dans un scénario.

A. : Le degré de technicité aujourd'hui atteint dans tous les domaines vous donne-t-il encore envie d'inventer des choses ?

V.M. : Peu importe les moyens quand il faut traduire une idée ou obtenir une image. On peut tout fabriquer et il faut développer son imagination sans limite. Tout est à réinventer avec le matériel qui se trouve à notre disposition. Chaque film demande que l'on trouve son écriture. A chaque film, de nouvelles inventions voient le jour. Au final et à l'instar des premiers films que l'on tourne à l'INSAS avec une Bolex à ressort, la réelle valeur des films est l'énergie que l'on y investit. Quand les choses ne marchent plus, eh bien on remonte le ressort à la main, on tourne à l'énergie... et on obtient souvent des films formidables.

« Chaque film demande que l'on trouve son écriture. »

peut aussi bien tourner « Les rivières pourpres » que travailler avec Brian de Palma ou Emir Kusturica. C'est un grand opérateur qui ne s'embarrasse pas de l'apparence des choses. Il choisit juste l'outil le plus approprié à ce qu'il veut faire. En cela, je me dis qu'il a davantage réfléchi au travail de l'image qu'à sa propre image. Techniquement, il m'a poussé dans

mes retranchements mais il m'a aussi montré que peu importe les moyens mis en œuvre, si le plan est réussi. C'est exactement ma philosophie. Je me sens comme un pèlerin en chemin. Je suis habité par cette démarche, j'en parle autour de moi et je commence à trouver des gens réceptifs. Après m'être extrêmement intéressé à la technique, j'en reviens à des concepts beaucoup plus simples. Je crois que je suis en train de me libérer de tout ce que j'ai appris.

A. : Vous avez le sentiment qu'en ce moment, le cinéma doit « bouger » ?

V.M. : J'en suis certain et je veux participer à ce mouvement. Déjà, entre les films que j'ai faits il y a dix ans et ceux d'aujourd'hui, il y a un fossé. Quand j'ai commencé, les films étaient assez simples et conventionnels et petit à petit, tout s'est déstructuré, on m'a demandé des choses de plus en plus difficiles, voire impossibles, les outils ont changé. Il existe aujourd'hui tellement de caméras différentes, tellement d'alternatives pour faire un film, tellement de chemins qu'il faut une autre réflexion : la sienne. Et servir, choisir le cinéma que l'on veut faire.



« L'opérateur est un amplificateur de sensations et de désirs... ».

deux étaient complémentaires quand j'ai rencontré Thierry Arbogast avec qui j'ai fait trois films comme assistant. L'important n'est pas de faire de la lumière, mais de faire de l'image. L'opérateur doit être le metteur en scène de tout ce qui fait sens dans l'image. Et puis, il doit s'adapter aux conditions de production, aux moyens dont il dispose et au film qu'il doit faire. C'est pour cela que Thierry Arbogast

A. : Quelle marge existe-t-il entre votre passion de la technicité et la manière de faire disons plus « traditionnelle » de certains directeurs de la photographie ?

V.M. : J'ai compris que les

A. : Fondamentalement, on pourrait dire que vous ne faites pas de cinéma, mais des films...

V.M. : C'est exactement ce que l'on enseigne à l'INSAS : « arrêtez votre cinéma, faites des films ! ». C'est une bonne phrase.

A. : Comment vous voyez-vous dans 5 ans ?

V.M. : ... je sortirai d'un café où Jacques Audiard m'aura invité pour me parler de son prochain film...

→ Propos recueillis par Dominique Maillet.